

NICOLE DEBRAND

... pas même encore au bord de s'éveiller, à l'abri de quelle volupté s'abandonne - qui ? - à quel pouvoir livre - moi ? - la douceur du cou, les lèvres ? c'est avant à peine ou après juste, dans l'ignorance encore de la douleur du coup ? sourit à ne peut être que l'espérance de telle étreinte - imprenable s'abandonne, déhiscente aux yeux clos, de quelle couche bras en amande hors mis ? - baigne en sa bouche sur sa langue mouvante tout entière étendue, cheveux froissés mouillés poissés, ô sueur du dédale de la chair issue affleurante odeur de l'amour, dort ici proche la crête rudement berceuse des vagues, l'éblouissement à s'en taire pâlie de ces eaux tramées, le flux d'une voix sur les rives du visage à l'extrême épandu - le nom déjà comme un galet arrondit le ventre dérobé - reste, je rêve de quelle âme démesure ta salive m'apaise rémanente exténue, reviens - ici l'île du plaisir exact à moins que, les yeux clos ou paupières regardant comme qui en extase accomplit un autre temps une autre vie ou sans dormir rêve hésite à revenir, pâmée tombée déjà où comprendre - Dia-gnose - savoir dès avant naître trahies les promesses et cette faim du corps

dont sourire s'ouvrir souffrir, s'efforce et abandonne au meurtre de
l'abandon - qui ? - où es-tu ? j'ai froid comme à l'aube qui me décou-
vre - moi ? ta mémoire labile m'aura seule à peine laissée je glisse ta
main me frappe d'absence navre mieux qu'armée de la hache
double - sur quel bord du sommeil jetée comme pierre ponce encore
flottant un sein l'autre murmure répète la sentence - à moi ! le silence
me lèche happe mord qui me délivrera je l'amante qui veille - englou-
tie par la rumeur des eaux, de quelle âme Ur-blessée saigne hors-la-loi
punie d'originelle fracture celle et traversée qui croyait être la très
sacrée la très présente - vous toutes les tu toutes les tues par vos
chevets j'ai passé mes têtes élégantes retournées déjetées recluses
forcloses à vos cheveux qui se ventent je me suis pendue - la mort
pénètre le sexe bilabié - vous vous taisez, trop de douleur aphase, nul
aria ne chantera plus l'éteinte constellation - gant - retournée âme
décousue, quel fil ou sursaut de quelle main géante - désespoir de la
pierre dans quelle prison scellée, le désir l'amour me dévorent, exsan-
gue s'enlise engloutit âme tassée âme tissée s'avale écoule renonce
abandonnée à l'amorphe, quelle trace de trace ? quel signe de quel
souffle ? De quelle faute, ô mémoire, de quelle identité ? Ariane, ma
soeur ...

Ce serait en été. Ce serait bien sûr l'été, et il n'y aurait pas la mer, et il n'y aurait pas le chant, mais le matin c'était un gris...

Une femme se tient. Une femme est fragile, une femme est debout. A son dos le bâti. Une femme est bleutée, une femme est bleue. De ce frais, et d'une peur écharpe. Une femme est ouverte, est tremblée, est place désertée. Tôt, c'est l'heure très précoce. C'est l'heure avant le jour. Suspens, c'est cette rareté, en quête de sa chance. Elle sait -et elle ainsi sachant, se fait vide, s'épure, et affale ses forces. Renoncement, l'instant rare l'exige.

Une femme est debout. A peine son contour, à peine le dessin. Cette femme est réelle : alors sa chair se mêle, se fait couleur, sa chair s'allie aux herbes, sa chair ne trouve bord, alors elle est réelle.

Une femme est réelle : alors se fait silence, s'annulent les puissances. Ce qui l'a mise en cet affront de la prairie qui dessert la demeure, formant vague et espace, en cette croix d'un sol déclinant l'horizon contre l'aplomb d'un mur circonvenant l'intègre, ce qui l'a mise ici alors se fait : dilution, c'est l'heure tôt matine, et la nuit dense s'est défaite au point évanoui déjà du temps muet, inévitable, la nuit s'est dispersée : simple, l'instant était sitôt enfui qu'il ne fût pressenti, où la lumière aura viré, et sur le pré alors une légèreté, diffuse une pâleur, comme ombre sans l'objet, la couleur sans la forme, répandue sans la source. La nuit s'est achevée, tout le jour se réserve et la chaleur bientôt s'alimente du frais, retient sa virulence sur l'instant étalé, marge sonnante où des bruits minuscules pointent l'espace et la vacance, une femme est présente.

Ce serait en été et la prairie était humide. La terre basculée sous le corps en acquiescement tiède, formant un souple creux pour enserrer le corps, l'y attendant, quiétude autour de son frisson, de sa hâtive peur, lui rendant certitude égale à celle qu'il aurait pesé, avait valu qu'elle s'y donne. Ce serait en été et elle aurait marché, de lasse et prudente démarche, ce serait en été et le matin était un gris sans force, épuisement et la naissance, et au matin elle irait les yeux clos -les paupières de marbre réservaient la vision. Franchie la borne des paroles, est-il le front élevé ou baissé ? Sont-ils les yeux aveugles ou visionnaires ? Elle irait au matin, incertaine, et si frêle.

Une femme est présente. Les yeux clos le temps chante. La prairie attendrait et elle à sa bordure, rassemblant sous le front, par son souffle et la peau, le matin neuf, menacé, dont il faut abriter l'humide et la fraîcheur -une femme savait. En son exténuement, et sa fraîcheur de sève. Une femme saurait. Et qui ne le saurait, à cette croix tenu dont l'axe force le mutisme, projette le silence ?

Ce serait en été et les femmes ici qui dormaient à cette heure appuyée contre l'incertaine durée du jour appliqueraient leur forme à contre-champ d'une lumière trop blanche, blanchiraient leurs statures jusqu'à parfaite danse, s'appliqueraient à ce déni gracile de l'anxiété des corps, de la faim et des rires. Les femmes qui dormaient étendraient leur puissance, souriantes au plein jour, en la futilité de leurs déplacements. Pointillés contre la certaine immatérialité, l'inouï de leurs gestes. Elles découperaient, pour l'absorption du plein, la brutalité, les urgences du faire. Les femmes se tairaient que rassemblait, secrètes, l'échec porté de passion ancienne.

Obstinément. Par simple renversée de l'oeil sous l'os frontal, elle entrerait abstraite au matin déserté, territoire d'absence. Célébration, pour ne marquer que perte. Femmes, vous ne fûtes point là.

Obstinément. La profusion est une fin. Elles rassemblent, elles désignent, elles aveuglent leur naissance. D'élan elles se fixent, et la majesté tremble, qu'elles imposent.

Il n'y a pas de temple. Elles déniaient le culte, obstinément répètent le drapé, le détour de la tête, la danse pétrifiée.

Obstinément. Ou si c'est elle, sa place, obstinément patiente ?

La patience était consentement. Le silence en devint la passion. Le silence patient tracerait le parcours, son ordre indécidable, il ferait route et champ, la plaine permanente où la vie, où la vie parcellaire, où la vie minuscule affleure au sol gorgé, déplie de frêles tiges -et l'oranger des joncs, sa splendeur hâchurée, une strie, vibrato, sauvage, effarouché, élevait de leur droite souplesse tout le ciel au zénith.

Elles déniaient le temps. Vous ne fûtes point là. La pierre a fait la chair vivante. La gerbe a eu raison, levant le grain, et la danse ployait la kyrielle des fruits.

Et l'été revenait. Toujours il revenait, toujours sur cette terre où les maisons s'écrasent, écartant les vergers pour le temps plus facile où l'eau circule, et le front essuyé du poignet distrait les gouttes d'une transpiration plus fraîche, et plus saline.

En l'été que cela serait, il n'y aurait pas la mer, mais ce gris, du matin, ce gris et jaune de la paille, la poussière, la roche, et ce gris comme noir marqueté du granit, ce gris de la rosée dont les herbes se chargent, offrirait à l'absence du chant, à l'absence de mer et du courant du fleuve, l'hésitant répété de sa minutie d'être.

Et les femmes ici, leur chaîne s'évasant de leur toucher gracile, les épaules distraites marquant jointure souple ou le lacé des doigts au terme rond du geste dont le buste rayonne, les femmes générantes, étayées l'une à l'autre, appesanties, lancées, les femmes aimaient l'espace, granulation du vaste, aimaient cette matière de fluide sèche-resse, les tissus déployant contre vent, contre chair et leur sang retenu, un feulement de soie, une stridulation, embrassement de l'air.

En l'été que cela serait les femmes en pilastre agencent une ronde dont la cadence éloigne et répète l'ivresse. Statues au faite de la danse, dans leur saisissement et l'orbe lisse du regard, leur taille se gonflant d'une levée puissante dont les lèvres se closent, les parleuses qu'elles y seraient n'auraient surtout que leurs bras et leur cou, et leur flexion des hanches, pour propos équitables. Nervures comme en aile, ou l'ossature des passions que leur chair a souffertes ●

Tête renversée, Ariane dort.

Ariane ? Son nom n'est pas inscrit, là, dans ces pastels, d'un tracé de couleur. Il ne nous est pas davantage suggéré par un trait iconologiquement identifiable. C'est de surcroît qu'il nous est donné.

Plus précisément, le nom d'Ariane relie cette série de pastels à des oeuvres antérieures de Françoise Collin. D'autres figures de la dormeuse naquirent dans l'atelier de Meung (près - puis-je y penser une seconde ? - d'une eau qui court jusque sous les maisons). Et, par ces figures, nous serions conduits vers une autre présence d'Ariane, séculaire celle-là, et en pierre, et nous sentirions l'air trop vide d'un parc, le souffle de la pure distance.

«Ariane»... Subsiste-t-il dans ce nom une trace du mythe ? C'est un fil qui se déroule à travers plusieurs moments du travail de Françoise Collin. Peut-être dit-il, laconiquement, l'exigence de ne pas lâcher. Souples, les sonorités, fluidement impératives.

Les visages d'Ariane, on le voit ici, sont plusieurs. Ils se reprennent, d'un pastel à l'autre. Ils ont besoin les uns des autres. Non qu'ils se confirment durement. Le retour du quasi-même - en poésie, en musique comme en peinture - ne boucle pas forcément l'oeuvre sur un excès de certitude. Il peut, bien plutôt, suspendre chaque moment. Par la multiplication d'Ariane, chacun des pastels bat, grâce à tous les autres, d'un «peut-être».

Néanmoins, ce qu'il y a d'allégé - de réciproquement aérien - dans ces pastels ne nous dispense pas de ressentir une tension Plus nous regardons, plus s'approche un moment qui, tout lumineux qu'il soit, inquiète, et qu'il faut affronter.

Ariane dort, la tête enveloppée d'un mouvement de ses bras. N'y a-t-il pas en elle quelque tournoiement de labyrinthe ?

Elle est spirale de soi autour de soi.

La joie qu'à nos yeux ses yeux fermés et renversés révèlent, nous la connaissons, depuis toujours ; c'est la proximité même ; mais le sommeil en même temps nous la dérobe ; la feuille et ses couleurs semblent, dans leur éclat, nous la retirer, pour la contenir, incorporée à leur surface - non sans cruauté.

Dans certains tableaux de Bonnard, notre regard est, nous le sentons, repoussé en même temps qu'appelé. L'oeil du peintre fut saisi par la joie sans cesser d'être un oeil en trop. L'échange des reflets (auxquels on pourrait appliquer la caractérisation du vers par Mallarmé) et le rythme des couleurs au sein de l'oeuvre ne lui donnent-ils pas une autonomie qu'exige en même temps ce qui y est figuré, ce corps de femme passant dans la fusion lumineuse ?

La liberté si claire des pastels Ariane, nous l'éprouvons aussi comme un retrait.

YEUX CLOS

CLAUDE MOUCHARD

Dans certaines oeuvres très récentes de Françoise Collin, des statues apparaissent qui nous font face. Mais, cette fois, les visages sont masqués. Et ces masques ont en eux du «déjà là». Ils proviennent, via le musée, d'Afrique. D'où, entre eux et les corps classiques, une explosion de discordance. Pourtant masques et corps sont animés d'un même éveil... Le bois ancien, qui fut travaillé jadis, très loin, qui fut recueilli, conservé oublié, voici que de la couleur l'irrigue, qu'il s'échauffe, et qu'il s'unifie par là avec le corps de pierre à l'instant où celui-ci semble se faire chair... Que nous veut-il, alors, ce masque qui nous fait face ? Est-il seulement l'angoissante dissimulation d'un visage ? Ne nous donne-t-il pas une autre présence, surprenante, foisonnante ? Menace et joie se mêlent.

Retour à Ariane, à ces pastels simultanés.

Oubliée, en eux, la monumentalité de la statue originale ?

Je fais pivoter l'une de ces feuilles de quatre vingt dix degrés. Je fais passer la tête d'Ariane vers la gauche. Elle n'est plus renversée, mais emportée par un élan horizontal.

Alors ce que nous voyons se métamorphose. Ou plutôt : devient manifeste ce qui n'était appréhendé qu'implicitement. Ariane vogue, comète, figure céleste. Apothéose d'Ariane, en signe du zodiaque. Ce qui était mouvement de linge devient vagues d'eau ou de terre sous un grand vent... La voici cosmique, l'intimité de la dormeuse. Quelle force, soudain, s'est révélée !

Et puis je rends les pastels à leur orientation première.

c'est à mon tour de me mouvoir. Je ne les regarderai plus de face, s'il se peut. Je les épie du coin de l'oeil. Je ne m'expose plus, frontalement, à leur attrait et au refus qui y filtre. Je voudrais entrevoir à quoi ces visages s'exposent...

Cette lumière que les statues, tout à l'heure, cherchaient dans les lointains du tableau, n'est-ce pas le sommeil qui permet à Ariane de l'attendre autrement et, yeux clos, de nous laisser voir son attente ? Dès lors que désire-t-on ? Etre l'oeil qui voit, à ces visages naissant en pastels, affluer la lumière qui les baigne. Dérober un peu de l'instant où, à ces sommeils, vient l'élément en lequel fermer les yeux. Etre, presque, en trop ●

Quelque chose, dans cette beauté, se retire en soi-même. Nous voici pour un instant dépourvus. Nous - celle qui posa ces traits et ceux qui, maintenant, regardent - que devenons-nous alors ?

Quem fugis ? dit Enée à Didon, dans les Enfers. Qui fuis-tu ? Ou peut-être : que fuis-tu de moi ? Ou : qui suis-je, moi que tu fuis, que suis-je, à l'instant où tu me fuis ?

Un souffle s'insinue, à regarder la dormeuse. Il nous sépare - de ce que nous voyons, et les uns des autres.

Il est des visages - dans d'autres oeuvres de Françoise Collin - qui ne se renversent pas, yeux clos, dans les eaux du sommeil. Eux, ils se détournent, et puissamment.

Des mouvements de statues, voilà ce que le peintre figure alors. Sculptée, Ariane dort à Versailles depuis trois cents ans. Françoise Collin recueille sa majesté de pierre.

Charles Du Bos parlait, à propos de Baudelaire, d'une «monumentalité intime». Il faut approcher de ce qui écrase : «Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre». Le poète qu'enfièvrerait un vers «carré» de Malherbe, comme il savait réenvelopper toute une durée, tout un classicisme (et Racine, et Virgile : «Andromaque, je pense à vous...») dans un geste noir - écumeux, dans la vague nerveuse du présent qu'il vivait, qu'il disait !

La statue, prise dans les tracés de Françoise Collin, happée dans ses couleurs, y fait rayonner énigmatiquement la puissance du déjà là. Haleine de pierre. Sa beauté, ancienne, si pleine de soi, si sûre, ne s'impose-t-elle pas comme un refus ?

On dirait qu'aux yeux de qui la ressaisit dans sa propre oeuvre, la statue se retire. Elle est vue - et figurée - de préférence sous un angle où elle paraît se détourner. Vers où se présente-t-il, ce trop noble visage au front bombé, aux narines voluptueuses et irritées ? De quelle lumière règnant plus loin, au fond du tableau, ou de côté, devinons-nous qu'il commence à être baigné ? Ce buste, cette tête, peut-être se tournent-ils, hors de notre portée, vers d'autres visages, d'autres corps de statues - pour une conversation couleur de flamme où nous n'avons pas de part ?

Et pourtant, ce qui se détourne alors a reçu des mains même du peintre la force de fuir. C'est ici que la statue s'est éveillée. De pierre, le corps semble être redevenu chair. De la peau se fait dans ces pigments de pastels...

Peindre, c'est alors trouver l'instant où donner corps, vite, à ce qui fugace et souverain, se redégage.

Ainsi Virgile, encore (et traduit, cette fois, par Klossowski) donnait-il ses mots à l'image de la beauté qui s'en va : «Elle dit et comme elle se détourne le rose épiderme de son cou scintille».